

Histoires de famille

Victor-Lévy Beaulieu, Bouscotte, *L'amnésie globale transitoire*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 467 p., 29,95 \$.

Gilles Gougeon, *Catalina*, Montréal, Libre Expression, 2002, 324 p., 24,95 \$.

Dominique Blondeau, *Larmes de fond*, Montréal, Pleine lune, 2002, 154 p., 20,95 \$.

Julie Sergent

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2003). Review of [Histoires de famille / Victor-Lévy Beaulieu, Bouscotte, *L'amnésie globale transitoire*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 467 p., 29,95 \$. / Gilles Gougeon, *Catalina*, Montréal, Libre Expression, 2002, 324 p., 24,95 \$. / Dominique Blondeau, *Larmes de fond*, Montréal, Pleine lune, 2002, 154 p., 20,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 29–30.

Histoires de famille

Tandis que Victor-Lévy Beaulieu clôt la danse macabre des *Beauchemin* et des *Bérubé*, Gilles Gougeon raconte les tangos de la petite *Catalina* et Dominique Blondeau ouvre le bal des confidences de femmes. Cruels et émouvants pas de deux.

R O M A N | JULIE SERGENT

PUBLIÉE PAR VICTOR-LÉVY BEAULIEU après l'écriture du téléroman *Bouscotte*, la saga des *Beauchemin* et des *Bérubé* vient à terme avec le dernier tome de la trilogie, intitulé, avec le goût du politique qu'on connaît à son auteur, *Bouscotte, l'amnésie globale transitoire*.

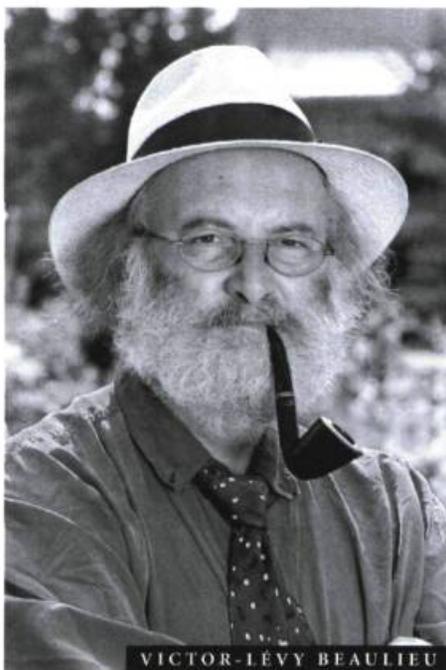
AINSI PARLAIT VLB

C'est du Parti québécois qu'il s'agit un peu, bien sûr, du manque de plomb de ses ténors, VLB ne se gênant pas pour mettre dans la bouche de ses personnages de politiciens une pléthore d'accusations contre l'un et l'autre chefs et membres du parti, Parizeau blanchi, et Landry pour l'instant épargné. Ainsi René Lévesque n'aura été que la « marionnette » de Claude Morin, Lucien Bouchard aura été « un désastre », l'Assemblée nationale se comparera à « une manière d'Accueil Bonneau pour les gens qui n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe dans le monde ». Et c'est sans parler de ce que VLB fera subir dans *Bouscotte* aux gens d'affaires et gros bonnets d'autres formations politiques, et à nous tous en général, nous qui « n'avons pas beaucoup de conscience politique, pas beaucoup de conscience sociale et pas beaucoup de conscience culturelle ». Bon. C'est parce qu'il chiale qu'on l'aime un peu, mais c'est parce qu'il a des convictions et qu'il écrit superbement qu'on l'adore.

Voilà encore une fois VLB en ébullition, le phrasé généreux, l'écriture au service de ses personnages, de leur « fâcherie » comme de leur capacité d'émerveillement. On n'a pas lu deux pages de ce dernier *Bouscotte* que déjà les phrases s'allongent d'une longueur comme on n'en a que de trop rares exemples. Et même si l'on aurait préféré se lancer à l'eau en connaissance de cause, parce qu'on ne fréquente pas forcément ces membres des clans *Beauchemin* et *Bérubé* qui se chicanent en public depuis que VLB a commencé à écrire, on plonge en toute confiance dans les monologues de quelque douze d'entre eux parsemés au fil du roman.

Ce qui les lie ? Peut-être la haine. Celle qui gît en chacun, celle qui détruit un couple, une famille, un peuple. Celle qui, comme le dit Léonie *Bérubé*, est à l'origine de tout.

Ce n'est ni la pauvreté ni la souffrance qui génèrent la haine puisque celle-ci est à l'origine du cycle. Pour devenir, il a d'abord fallu que le monde, dans la fission de son premier atome, explose donc se détruise. Et c'est le mouvement que



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

suivent depuis l'humanité, les planètes et le cosmos tout entier, celui de la haine primordiale et totalitaire.

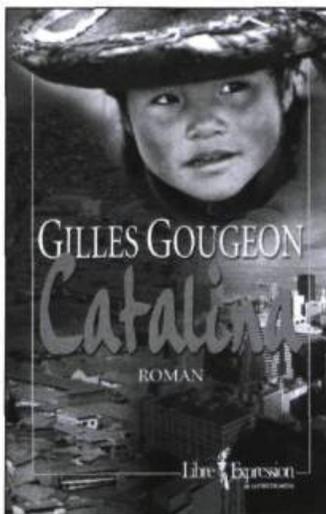
Bouscotte transcende, on s'en doute, la chicane de clochers. Et sans doute que les connaisseurs de Nietzsche, qui a bonne place dans le roman, se trouveront ici et là invités à comprendre bien au delà des frasques et vengeances des *Beauchemin* et des *Bérubé*. Les autres, parmi nous qui serions bien en peine d'expliquer ce qu'est « la volonté de puissance » et « le surhomme nietzschéen », comprendront la haine, la sensualité, la décadence, le désir, la démesure du monde et, surtout, la belle démesure de Victor-Lévy Beaulieu.

CATALINA MON AMOUR

Alors que le roman de Beaulieu décline les divers temps de la destruction, celui de Gilles Gougeon vise plutôt à célébrer les êtres qui la combattent. C'est plus gentil. Sans doute un peu trop.

Pourtant, *Catalina* aurait pu naviguer bien davantage dans les eaux de la haine et de la terreur, ce roman racontant l'histoire d'une fillette

de huit ans abandonnée par sa mère dans les rues de Lima et condamnée, comme ses compagnons *piranhitas*, à voler et à quêter pour survivre. Mais l'auteur, s'il lève le voile sur certaines injustices, et s'il montre du doigt les abus et mensonges de la classe politique, a plutôt choisi la perspective de l'espoir.



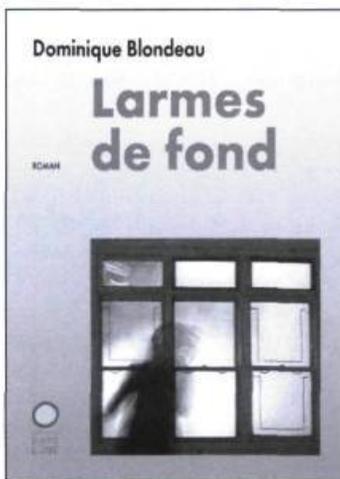
C'est ainsi que la petite *Catalina*, bifurquant de la route qui aurait pu être la sienne, est prise en charge par une jeune femme de trente ans, sociologue et fille de médecin, qui place la petite dans une famille tandis qu'elle-même poursuit dans la voie de l'engagement social. Pendant que Magda Perez gravit les échelons du parti politique auquel elle appartient, *Catalina* se retrouve à Montréal, où elle amorcera son métier de comédienne. Les deux femmes seront réunies à Lima, près de vingt ans après leur première rencontre. Magda, désormais élue à la présidence de son pays, et *Catalina*, devenue pour sa part une comédienne réputée, tenteront alors d'œuvrer ensemble au mieux-être de leur patrie.

Plus connu comme journaliste, l'animateur de *La facture* s'est inspiré d'une série de reportages sur le Pérou et ses enfants effectués pour *Le Point*, en 1985, pour écrire ce roman, son deuxième après *Taxi pour la liberté*. Ainsi,

ses descriptions de la pauvreté et du paysage socio-politique ne manquent ni d'intérêt ni de crédibilité. Ceci dit, *Catalina* est un roman comme un film à l'américaine, à l'écriture efficace, flirtant avec la vraie misère, traînant dans quelques lits, dévoilant la face cachée d'un héros et qui, après nous avoir arraché quelques larmes, finit, donc, par bien finir.

AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

C'est le quinzième ouvrage de Dominique Blondeau, une romancière qui persiste à ne pas être très connue du grand public. Il faut croire que son « incorrectitude » n'a pas la cote. Celle qui pond patiemment depuis trente ans des romans dont bon nombre, peut-être même la plupart, sondent le terrain des amours compliquées, récidive néanmoins avec le beau *Larmes de fond*. Voilà un trio de femmes dans la cinquantaine, que la narration va cerner, peu à peu, comme si elles étaient trois toiles dont on a toujours omis de dévoiler les détails.



Le livre est divisé en quatre parties. D'abord trois courts chapitres, intitulés d'après les signes astrologiques de ces femmes : Scorpion, Cancer, Taureau. Le Scorpion, dont on fête justement le cinquantième anniversaire de naissance en ce novembre frileux, c'est Agnès Hardy, une femme « douée pour la frénésie de la vie », qui travaille dans une librairie, et qui vit seule avec son chat dans un trois-pièces du Plateau Mont-Royal.

Comme tout le monde, elle a connu des aventures et liaisons banales. Toutefois, sa tendresse particulière pour une amie d'adolescence, sa passion pour un homme marié, de vingt ans de plus qu'elle, et, plus récemment, une attirance quasi incestueuse pour le poète québécois Marc-André Caron, de vingt-six ans son cadet, la font soupirer : ses amours sont fichues d'avance parce que trop compliquées !

Pour continuer de mal faire, Agnès jettera-t-elle son dévolu sur Ulla Sylvia Treyer ? Celle-là, c'est le Cancer du trio, 54 ans, propriétaire d'une chic galerie d'art, fana du *New Age*, et qui est la bonne amie de Julia. Elle, c'est la sœur de l'autre, et le Taureau du trio : Julia Hardy, 45 ans, qui travaille chez un fleuriste, à Outremont, et qui a un fils de 25 ans, Anthony.

Agnès fera-t-elle plutôt la cour à son joli neveu Anthony ?

Si une aura de sensualité plane bel et bien sur ces *Larmes de fond*, ce n'est pas parce que les personnages se meurent de désir les uns pour les autres, c'est parce que telle est l'écriture de Dominique Blondeau : une écriture qui célèbre les sens, le toucher, les odeurs, les couleurs, une écriture qui ne connaît pas la violence ni la cacophonie, sinon celles qui gisent dans les cœurs.

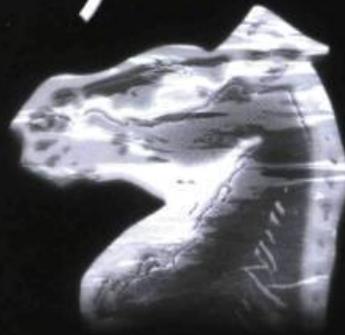
Après les trois portraits qui ouvrent le roman, suit une longue partie intitulée « Les signes de jeunesse », qui met en scène les trois femmes et Anthony, réunis pour le souper d'anniversaire d'Agnès. Quand Anthony annonce que son père, qu'il est le seul à fréquenter, se joindra à la famille à Noël, les démons de chacune en profitent pour revenir les hanter, et dès lors le cérémonial du dîner se trouve hachuré par une déferlante de souvenirs.

Et Dominique Blondeau montre de nouveau qu'elle a une superbe façon de placer les grandes douleurs et les petits bonheurs dans la fresque de la vie quotidienne.

PASCAL CLOUTIER

LE MYSTÈRE BOOJEROOMA

ROMAN



LES ÉDITIONS JCL

Il y a d'abord ces événements tragiques qui se produisent aux quatre coins de la planète et qui ne semblent pas, à première vue, être reliés entre eux.

Il y a ensuite ces cinq copains de Montréal qui se réunissent, comme les doigts d'une seule main, depuis cinq ans, le cinquième soir de la semaine à la taverne *Le Cheval blanc*.

Il y a, enfin, ces froides et urgentes décisions prises dans un bureau de Berlin.

Le reste relève du mystère le plus complet.

JCL

1977-2002

25

ANS

d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur

www.jcl.qc.ca